

→ Voici les poèmes de la Renaissance française du XVI^e siècle que vous présenterez dans la préface du sujet d'invention : **choisissez-en une dizaine (maximum)**, vous pouvez également en ajouter d'autres (n'oubliez pas d'indiquer clairement leur titre, celui du recueil, le nom de l'auteur et la date de publication).

Petite anthologie poétique :

Poèmes d'amour, blasons et contre-blasons du XVI^e siècle

Je vis, je meurs : je me brule et me noye.
J'ay chaus estreme en endurent froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grans ennuis entremeslez de joye :

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief¹ tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis, quand je croy ma joye estre certeine,
Et estre au haut de mon désiré heur²,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé, , **Sonnets, VII, « Je vis, je meurs : je me brule et me noye »** , 1555.

- **Louise LABÉ** (1524-1566)

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés
Ô chauds soupirs, ô larmes épandues,
Ô noires nuits vainement attendues
Ô jours luisants vainement retournés !

Ô tristes plaints, ô désirs obstinés,
Ô temps perdu, ô peines dépendues,
Ô mille morts en mille rets tendues,
Ô pires maux contre moi destinés !

Ô ris, ô front, cheveux, bras, mains et doigts !

Ô luth plaintif, viole, archet et voix !
Tant de flambeaux pour ardre une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,
En tant d'endroits d'iceux mon coeur tâtant,
N'en est sur toi volé quelque étincelle.

Le Beau Tetin

Tetin refaict, plus blanc qu'un oeuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fait honte à la rose,
Tetin plus beau que nulle chose ;
Tetin dur, non pas Tetin, voyre,
Mais petite boule d'Ivoire,
Au milieu duquel est assise
Une fraize ou une cerise,
Que nul ne voit, ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi.
Tetin donc au petit bout rouge
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller.
Tetin gauche, tetin mignon,
Tousjours loing de son compaignon,
Tetin qui porte temoignaige
Du demourant du personnage.
Quand on te voit il vient à mainctz
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir ;
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendrait une aultre envie.
O tetin ni grand ni petit,
Tetin meur, tetin d'appetit,

Tetin qui nuict et jour criez
Mariez moy tost, mariez !
Tetin qui t'enfles, et repoules
Ton gorgerin de deux bons poulces,
A bon droict heureux on dira
Celluy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

Clément Marot
(1496-1544),
Épigrammes, 1535.

Du Laid Tétin

Tetin, qui n'as rien, que la peau,
Tetin flac, tetin de drapeau,
Grand' Tetine, longue Tetasse,
Tetin, doy-je dire bezasse ?
Tetin au grand vilain bout noir,
Comme celuy d'un entonnoir,
Tetin, qui brimballe à tous coups
Sans estre esbranlé, ne **secoux**,
Bien se peult vanter, qui te taste
D'avoir mys la main à la paste.

Tetin grillé, Tetin pendant,
Tetin flestry, Tetin rendant
Vilaine bourbe au lieu de laict,
Le Diable te fait bien si laid :
Tetin pour trippe réputé,
Tetin, ce cuydé-je, emprunté,
Ou desrobé en quelcque sorte
De quelque vieille Chievre morte.

Tetin propre pour en Enfer
Nourrir l'enfant de Lucifer :
Tetin boyau long d'une gaule,
Tetasse à jeter sur l'épaule
Pour faire (tout bien compassé)

Ung chapperon du temps passé ;
Quand on te voyt, il vient à maints
Une envye dedans les mains
De te prendre avec des gants doubles
Pour en donner cinq ou six couples
De soufflets sur le nez de celle
Qui te cache sous son aisselle.
Va, grand vilain Tetin puant,
Tu fourniroys bien en suant
De civettes et de parfums
Pour faire cent mille deffunctz.
Tetin de laydeur despiteuse,
Tetin, dont Nature est honteuse,
Tetin des vilains le plus brave,
Tetin, dont le bout tousjours bave,
Tetin faict de poix et de glus :
Bren ma plume, n'en parlez plus,
Laissez-le là, veintre saint George,
Vous me feriez rendre ma gorge.

Le Front

Front large et hault, front patent et ouvert,
Plat et uny, des beaux cheveux couvert :
Front qui est cler et serain firmament
Du petit Monde, et par son mouvement
Est gouverné le demeurant du corps :
Et à son vueil sont les membres concors :
Lequel je voy estre troublé par nues,
Multipliant ses rides tresmenues,
Et du costé qui se presente à loeil
Semble que la se lieve le soleil.
Front élevé sur cette sphère ronde,
Où tout engin et tout sçavoir abonde.
Front reveré, Front qui le corps surmonte
Comme celuy qui ne craint rien fors honte.
Front apparent, affin qu'on peult mieulx lire
Les loix qu'amour voulut en luy escrire,
O front, tu es une table d'attente
Où ma vie est, et ma mort trespatente.

Maurice Scève, 1636.

Blason de l'oeil

Oeil attrayant, oeil arrêté,
De qui la céleste clarté
Peut les plus clairs yeux éblouir,
Et les plus tristes éjouir
Oeil, le seul soleil de mon âme,
De qui la non visible flamme
En moi fait tous les changements
Qu'un soleil fait aux éléments,
Disposant le monde par eux
À temps froid ou à chaleureux,
A temps pluvieux ou serein,
Selon qu'il est proche ou lointain.
Car, quand de vous loin je me trouve,
Bel oeil, il est force qu'il pleuve
Des miens une obscure nuée,
Qui jamais n'est diminuée,
Ni ne s'éclaircit ou découvre,
Jusqu'à tant que je vous recouvre ;
Et puis nommer avec raison
Mon triste hiver cette saison.
Mais quand il vous plaît qu'il adviene
Que mon soleil à moi revienne,
Il n'est pas si tôt apparu,
Que tout mon froid est disparu
Et qu'il n'amène un beau printemps
Qui rend mes esprits tout contents ;
Et hors de l'humeur de mes pleurs
Je sens renâître en lieu de fleurs
Dans mon coeur dix mille pensées
Si douces et si dispensées
Du sort commun de cette vie,
Qu'aux dieux ne porte nulle envie.

**Mellin de Saint-Gelais
(1491-1558),
Oeuvres, 1547.**

Marie, vous avés la joue aussi vermeille,
Qu'une rose de Mai, vous avés les cheveux,
De couleur chataigne, entrefrisés de neus,
Gentement tortillés tout-au-tour de l'oreille.

Quand vous estiés petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son dous miel savoureux,
Amour laissa ses traits dans vos yeus rigoreus,
Pithon vous fait la vois à nulle autre pareille.

Vous avés les tétins comme deus mons de lait,
Caillé bien blanchement sus du jonc nouvelet
Qu'une jeune pucelle au mois de Juin façonne :

De Junon sont vos bras, des Graces votre sein,
Vous avés de l'Aurore & le front, & la main,
Mais vous avés le coeur d'une fière lionne.

**Ronsard,
Continuation des Amours,
Sonnet X, 1555**

- **Pierre de RONSARD** (1524-1585) Marie, qui voudrait votre beau nom tourner

Marie, qui voudrait votre beau nom tourner,
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc, Marie,
Faites cela vers moi dont votre nom vous prie,
Votre amour ne se peut en meilleur lieu donner.

S'il vous plaît pour jamais un plaisir demener,
Aimez-moi, nous prendrons les plaisirs de la vie,
Pendus l'un l'autre au col, et jamais nulle envie
D'aimer en autre lieu ne nous pourra mener.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose :
Celui qui n'aime point, celui-là se propose
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.
Eh, qu'est-il rien de doux sans Vénus ? las ! à l'heure
Que je n'aimerai point, puissé-je trépasser !

O beaux cheveux d'argent mignonement retors !
O front cresse et serein ! et vous face dorée !
O beaux yeux de cristal ! ô grand'bouche honorée,
Qui d'un large reply retrousses tes deux bords !

O belles dents d'ébène ! ô précieux trésors,
Qui faites d'un seul ris toute âme énamourée !
O gorge damasquine en cent plis figurée !
Et vous, beaux grands tétins, dignes d'un si beau corps !

O beaux ongles dorés ! ô main courte, et grassette !
O cuisse délicate ! et vous jambe grossette,
Et ce que je ne puis honnestement nommer !

O beau corps transparent ! ô beaux membres de glace !
O divines beauté ! pardonnez-moi, de grace,
Si, pour estre mortel, je ne vous ose aimer.

**Du Bellay,
Les Regrets, 1556,
Sonnet 91**

L'anatomie de l'oeil

L'oeil est dans un château que ceignent les frontières
De ce petit vallon clos de deux boulevards.
Il a pour pont-levis les mouvantes paupières,
Le cil pour garde-corps, les sourcils pour remparts.

Il comprend trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée,
Et celle de cristal qui nage entre les deux :
Mais ce corps délicat ne peut souffrir l'entrée
A cela que nature a fait de nébuleux.

Six tuniques tenant notre oeil en consistance,
L'empêche de glisser parmi ses mouvements,
Et les tendons poreux apportent la substance
Qui le garde, et nourrit tous ses compartiments.

Quatre muscles sont droits, et deux autres obliques,
Communiquant à l'oeil sa prompte agilité,
Mais par la liaison qui joint les nerfs optiques,
Il est ferme toujours dans sa mobilité.

Bref, l'oeil mesurant tout d'une même mesure,
A soi-même inconnu, connaît tout l'univers,
Et conçoit dans l'enclos de sa ronde figure
Le rond et le carré, le droit et le travers.

Toutefois ce flambeau qui conduit notre vie,
De l'obscur de ce corps emprunte sa clarté :
Nous serons donc ce corps, vous serez l'oeil, Marie,
Qui prenez de l'impur votre pure beauté.

**Pierre de Marbeuf
(1596-vers 1635)**

Sonnet

Vous faites voir des os quand vous riez, Heleine,
Dont les uns sont entiers et ne sont gueres blancs ;
Les autres, des fragmens noirs comme de l'ebene
Et tous, entiers ou non, cariez et tremblans.

Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine
Et que vous esclattez à vous rompre les flancs,
Non seulement la toux, mais vostre seule haleine
Peut les mettre à vos pieds, deschaussez et sanglans.

Ne vous meslez donc plus du mestier de rieuse ;
Frequentez les convois et devenez pleureuse :
D'un si fidel avis faites vostre profit.

Mais vous riez encore et vous branlez la teste !
Riez tout vostre soul, riez, vilaine beste :
Pourveu que vous creviez de rire, il me suffit.

Paul Scarron (1610-1660)

Etienne JOELLE (1532-1573) Les Amours

Amour vomit sur moy sa fureur et sa rage

Amour vomit sur moy sa fureur et sa rage,
Ayant un jour du front son bandeau délié,
Voyant que ne m'estois sous luy humilié,
Et que ne luy avois encores fait hommage :

Il me saisit au corps, et en cest avantage
M'a les pieds et les mains garroté et lié :
De l'or de vos cheveux plus qu'or fin delié,
Il s'est voulu servir pour faire son cordage.

Puis donc que vos cheveux ont esté mon lien,
Madame, faites moy, je vous pry, tant de bien,
Si ne voulez souffrir que maintenant je meure,

Que j'aye pour faveur un brassellet de vous,
Qui puisse tesmoigner d'oresnavant à tous,
Qu'a perpetuité vostre esclave demeure.

Je meure si jamais j'adore plus tes yeux
Je meure si jamais j'adore plus tes yeux,
Cruelle dédaigneuse, et superbe Maistresse,
Si jamais plus, menteur, je fais une Déesse
D'un subject ennemy de ce qui l'ayme mieux.

C'est moy qui t'ay logée au plus haut lieu des Cieux,
Déguisant ton Esté d'une fleur de jeunesse :
C'est moy qui t'ay doré l'Ebene de ta tresse,
Faisant de ton seul oeil un Soleil précieux.

Je t'ay donné ces lyz, ces oeillets, et ces roses,
Je t'ay dans un tain brun, ces belles fleurs encloses
Qui ne furent jamais sous un visage humain.

J'ay par mes vers acreu ton Esprit et ta grace
Mais c'est pour le loyer d'une telle disgrâce,
Qu'il falloit espérer d'un coeur tant inhumain.

Etienne JODELLE (1532-1573) Contr'amours

- **Jean-Antoine de BAÏF** (1532-1589) *Amours de Méline*

Depuis le jour que mon ame fut prise

Depuis le jour que mon ame fut prise
Par tes doux feuz traitement gratieux,
Un seul doux trait jusqu'ici de tes yeux
N'avoyt ta grace a mon ardeur promise :

Elle aujourdhuy, par longue usance aprise
De se nourrir en travaux soucieux,
M'a quitté presque au goust delitieux
D'un nouveau bien, dont ton oeil l'a surprise.

Ô gaye oeuillade, oeuillade qui vrayment
As effacé tout cela de tourment,
Que j'enduroys depuis ta seur ainée.

Un an entier avoyt languï mon cueur,
Puis'il languir en la mesme langueur,
Moy, t'essayer encor une autre année.

Jean-Antoine de BAÏF (1532-1589) *Amours de Francine*

Helas, si tu me vois constant en inconstance

Helas, si tu me vois constant en inconstance
Et changer de propos et muer de visage,
Comme le flot d'amour me reculle ou m'avance ;

Helas, si tu me vois varier d'heure en heure,
De moment en moment entre raison et rage,
Sans qu'un rien en un point un mesme je demeure :

Tu dis que je te mets en doutte, ma Francine,
Par ce qui te devrait donner plus d'assurance
Du feu chaud de l'amour, qui boust dans ma poitrine.

Las, tu vois bien assez ce qui me fait volage :
Et qui a vu la nef en certaine constance
Çà là ne chanceler au milieu d'un orage ?

Et du cruel amour tant de tempestes troublent
Mon esprit forcené, que la raison peu caute
Son timon abandonne aux flots, qui se redoublent.

Ainsi Francine, ainsi tout par tout variable
Sinon en ton amour à faire quelque faute,
Je me montre en ma foy fermement immuable.

- **Jacques PELLETIER DU MANS** (1517-1582)

Chant d'amour

Amour au coeur déjà me fait sentir
Des ans passés un honteux repentir
Qui me faisait ignorer sa puissance :
Désormais en moi je me sens accusé
D'ainsi avouer de ma vie abusé,
Me repaissant de fausse jouissance.

J'étais content, mais pour rien ne vouloir ;
J'étais joyeux de point ne me douloir ;
Mon heur passait sans que je l'aperçusse,
Je jouissais en l'ombre de mon bien
Sans m'en sentir, sans entendre combien
Et sans avouer à qui le gré j'en susse.

J'ai maintenant en quoi me réjouir,
Je vois de quoi je désire jouir,
Amour me fait mon heur apercevable.
Au gré de lui je me suis asservi,
Mais je connais que plus libre j'en vis,
Et du tout suis à l'Amour redevable.

Tout seul j'étais muni de mon effort,
Dedans moi seul trouvais mon réconfort
A moi tout seul de moi je rendais compte ;
Mais ores, mon bien départi plus en croit,
M'être amoindri m'est renfort et surcroît,

... Non le plus soyeux des aériens souffleurs
Fait sur la Terre épanouir tant de fleurs
A l'arriver de la première année,
Non des oiseaux, sur les arbres branchez,
Tant de fredons gaiement sont tranchez

Lors que leur flamme est nouvellement née ;

Non l'Océan, au Soleil rayonnant,
Au vent posé va plus doux sillonnant
Ses flots traits d'égales entresuites,
Qu'Amour m'émeut de désireux plaisirs
D'avis joyeux et de plaisants désirs
Et gaietés près à près introduites.

Bénis destins qui par leurs cours secrets
Ont ordonné de mes ans les degrés
Me réservant à si grand'connaissance !
Bénit cent fois le jour qui reluisait
Et l'Astre encor qui le favorisait
Quand il me fut cause de renaissance.

Alors qu'en moi, et en plus de cent lieux,
J'ai repris vie, et surtout en ces yeux
Qui aux splendeurs de ce beau corps éclairent.
Ce sont les yeux, de ma foi le gardien
Tel qu'obtenir je n'espère nul don
Plus assuré que celui qu'ils déclarent

Je veux penser, sans plus, à l'avenir,
Des ans passés perdre le souvenir
Et de ma vie au compte les déduire.
Mon songe obscur, d'un beau réveil vaincu,
Me fait juger que ce que j'ai vécu
Était la nuit du jour qui devait luire.